

POUR UNE SOUVERAINE DEFUNTE (\*)

par Yvon BERNIER  
(Collège Mérici, Québec)

Il est des écrivains dont la mort endeuille la seule littérature française parce que leurs oeuvres, fussent-elles quelquefois parmi les plus importantes, n'ont pas eu l'heur de connaître à l'étranger de véritable retentissement. Cette exclusivité géographique, dont on pourrait citer de nombreux exemples, n'aura pas été le lot de Marguerite Yourcenar à qui les Mémoires d'Hadrien ont procuré immédiatement un vaste auditoire international. Somptueusement française, son oeuvre s'avère donc tout à la fois polyglotte, traduite qu'elle est à présent en une trentaine de langues réunies dans une commune admiration qui contredit Babel. Aussi la disparition de cet admirable écrivain affliget-elle d'un même chagrin les nations les plus diverses, qui aimaient la voix unique qui vient de s'éteindre, et dont on n'a pas fini de ressentir douloureusement la perte. Comment pourrait-il en aller autrement dans le cas d'un être dont l'intelligence, la générosité et pour tout dire le génie honoraient l' "espèce épisodique" de façon aussi exceptionnelle ?

Autant qu'une voix, c'est un regard qui vient également de s'éteindre. Un regard inoubliable pour quiconque a connu de près l'écrivain, et dont le grand public possède une bonne idée grâce aux médias. Interrogateur ou moqueur, accompagné souvent d'un sourire qui était l'exact contrepoint des sentiments éprouvés, il donnait irrésistiblement à penser qu'il appartenait à une antique sibylle, altière et indulgente, qui se fût réincarnée. Tel était le pouvoir de ces yeux et de ce sourire, en vérité, qu'ils avaient encore à la toute fin la capacité de transfigurer le visage ravagé de l'agonisante et de lui conférer une pathétique beauté. Fermé à jamais, ce regard ne se posera plus désormais sur le monde qu'il a réfléchi à travers tant de pages afin d'en éclairer un tant soit peu l'énigme, non plus que sur les êtres humains, qui avaient permis à Marguerite Yourcenar d'entrer fort avant dans la connaissance "du bourreau des arbres et du bûcheron des animaux". Cet art qui savait évoquer comme nul autre, cette prodigieuse mémoire, la mort vient de les anéantir, et il y aurait de quoi pleurer sans fin sur un pareil naufrage s'il n'était pas celui-là même de la vie.

Ce que laisse Marguerite Yourcenar, en guise d'héritage, c'est l'oeuvre contre laquelle elle s'est échangée durant plus d'un demi-siècle. Alexis ou le Traité du vain combat, Denier du rêve, Feux, Nouvelles orientales, Le Coup de grâce, Mémoires d'Hadrien, L'Oeuvre au noir, Anna, soror... et Un homme obscur, récit qu'elle affectionnait et qu'il faudra dorénavant considérer comme le

testament littéraire de la romancière, voilà autant de legs offerts aux admirateurs présents et futurs de cet immense auteur. En outre, il y a des essais, des pièces de théâtre, des poèmes, des traductions d'auteurs antiques ou plus actuels, toutes choses qui enluminent en quelque sorte les marges de la création proprement dite. Le plus bel hommage qu'on puisse rendre à celle que tant d'honneurs avait distinguée au fil des ans, et dans lesquels elle n'hésitait pas à faire la part du feu, c'est d'ouvrir ou de rouvrir les ouvrages qui témoigneront encore longtemps de son passage. Elle y avait mis le meilleur d'elle-même, et c'est une consolation de penser qu'au moins elle reste présente au milieu de nous sous ces espèces.

Il sied d'abandonner aux professionnels de la littérature, en un pareil moment plus qu'en aucun autre, le soin de faire le bilan de cette oeuvre dans le langage volontiers oraculaire qui caractérise leurs inventaires après décès. Pesant le pour et le contre, ils débattront avec sérieux les chances d'avenir de l'écrivain, évoqueront sans doute l'inévitable purgatoire dans lequel entre une oeuvre au lendemain de la mort de son auteur, disputeront sûrement du tri qu'y effectuera la postérité. Ces spéculations d'un intérêt plus fictif que réel, sinon tout à fait vaines, ne consolent guère dans l'instant du chagrin qu'on éprouve à voir disparaître une lumineuse intelligence. Au regard des constellations, qui sont une des figures de l'éternel, les entreprises humaines se révèlent infiniment précaires. Marguerite Yourcenar, dont l'oeuvre loge plus que toute autre à l'enseigne du Temps, le savait mieux que personne et n'était jamais plus humble que lorsqu'on l'interrogeait sur ses espoirs de durée. Guidée par un sens aigu du relatif, sa sagesse lui interdisait de s'abuser là-dessus.

Grande voyageuse dans le temps et dans l'espace, femme animée d'une infatigable curiosité pour tous les aspects de l'aventure humaine, Marguerite Yourcenar vient d'aborder à la rive dernière. Cet ailleurs qui reste un profond mystère pour nous tous, ce qu'il n'a pas davantage cessé d'être pour elle aussi jusqu'à la fin, elle l'envisageait avec une sérénité qui n'excluait pas non plus la peur que suscite au fond de chaque être ce formidable inconnu. Esprit religieux qui gardait ses distances à l'égard des grandes religions, l'auteur des Mémoires d'Hadrien demeurait néanmoins attaché aux signes variés par lesquels ces institutions cherchent à traduire le sacré. Au petit cimetière de Somesville où sa place était prête depuis des années, sur le bloc d'ardoise dont seule une extrémité affleure et où il ne manquait plus que les deux derniers chiffres, elle a fait graver la phrase suivante : "Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le coeur de l'homme à la mesure de toute la vie". On veut croire que ce souhait qu'elle emprunte au Zénon de L'Oeuvre au noir qu'elle aimait comme un frère, en dépit de la part de doute qu'il contient, a été exaucé à la mesure de l'espérance qu'il exprime.

\* Paru dans le quotidien Le Soleil, le 20 décembre 1987, p. C-1.